

# TOM CHRISTOPHER

# TOM CHRISTOPHER

## NEW YORK, NEW YORK!

New York est mythique. Son architecture, ses couleurs, ses lumières, son ambiance. Et surtout son rythme, respiration urbaine, dense, infatigable, se régénérant sans cesse. Dans un enchevêtrement infini d'émotions. En son cœur, le rêve américain, pour lequel on oserait tout. C'est ce mythe, dans son effervescence urbaine, que Tom Christopher capture avec l'énergie solaire de son pinceau. Celui-ci virevolte sur la toile, jetant des éclats de couleurs à gros traits jaillissants, dont l'élan jouissif révèle la profondeur de la ville, le vertige de ses perspectives, le mouvement pendulaire de son activité ininterrompue. Les vélos, les passants, les voitures sont le décor captivant de la rue que le peintre observe en vigie attentive, en marcheur aussi, capable de figer, dans la fenêtre de sa toile, de courts instants de vie.

Notre regard est projeté dans les artères bouillonnantes. A nos pieds, les ombres s'étirent, généreuses, en grandes taches bleu pétrole sous le soleil de midi, tranchant avec le jaune vif des taxis, le rouge primaire des bus et la silhouette violine des architectures. Souvent, le museau bondissant d'une voiture en gros plan ou le profil imprécis d'un inconnu introduit une brève narration tandis qu'en arrière-plan, le magma de la foule s'affaire. Aucun doute, ce qui intéresse Tom Christopher ce sont les gens. Les peindre en train de marcher suggère son désir d'imaginer leurs destinées, leurs pensées intimes, leurs émotions secrètes. Les titres de ses tableaux sont d'ailleurs toujours des fragments de phrases, de conversation - fragments de vie - peut-être prononcés ou entendus par ceux qui habitent ses peintures.

Par plan-séquence, l'éphémère file et se répète, incarnant notre société moderne, dense, pressée, connectée. La grande ville ne dort jamais, si ce n'est peut-être dans une toile récente, *Isolation Sunrise*, réalisée pendant les confinements de l'année 2020 et 2021 dus à la crise de la Covid 19. Pour la première fois, New York s'est tu. L'artiste n'avait jamais vu ça. Il peint ce vide sidéral qui étreint la cité, étonnamment silencieuse. Dans des tons plus chauds qu'à l'ordinaire, la skyline, placide, respire le sentiment de mélancolie. Les habitants ont disparu, absents mutiques que l'on devine étouffés derrière la masse architecturale, laissant à la ville le soin de crier pour eux l'espoir nocturne de lendemains meilleurs.

Mais le plus souvent, l'œil du peintre, en observateur entraîné, se pose au coin de la rue pour croquer la vie, sur le vif, d'abord sur un petit carnet, avant de transcrire ces premières visions dans de grands formats à l'acrylique dans un geste spontané qui semble suivre un beat frénétique de jazz. Les toiles de Tom Christopher swinguent littéralement, dans un étourdissant balancement de la perspective. Les ombres, en élongations lancinantes, coulent goulument sur le fond blanc du tableau, au point qu'on imagine la trompette de Louis Armstrong se perdre dans la perspective des buildings, tandis que, par endroits, des coups de crayons sous-jacent laissés apparents, semblent se hérissier à l'apparition d'une rupture mélodique. Le free-jazz n'est pas loin, sans doute l'entend-on dans les étincelles dorées de toiles plus nocturnes, aussi scintillantes que *La Terrasse du café*. *La nuit de Van Gogh*. Dans l'une d'elles, *Big Dreams Swept Broadway*, l'atmosphère nébuleuse



d'une nuit éclairée est traversée par une hypnotique colonne de lumière blanche. Sous le crépitement de celle-ci, les passants, de dos, silhouettes noires anonymes, modèles fuyants, poursuivent leur route sans se préoccuper du peintre, anonyme lui aussi. La vie passe, irrémédiablement.

Après tout, quoi de plus banal qu'un « street corner », ce coin de rue qui ressemble à tous les autres ? Banalité apparente cependant puisque ce « street corner » résonne d'histoires, de mots, de regards, de corps en mouvement. Dans ces compositions aux accents pop, relevées de taches expressionniste au caractère « pollockien », le tumulte de la métropole s'écoute aussi. Bruits de voix, de klaxons aigus, de moteurs de voitures... Les formes colorées, aux contours intentionnellement indécis, expriment le vrombissement des berlines et les attitudes des passants dont on reconnaît ici le sweat à la mode, le short du cycliste aguerri ou la blouse du travailleur. En peu de traits, avec une vivacité phénoménale, Tom Christopher saisit l'émotion d'une scène de rue dont il a été le témoin. Son talent graphique se gorge d'un instinct pour l'onctuosité de la matière et la correspondance des couleurs. Lorsqu'on sait qu'un de ses premiers chocs esthétiques a été l'exposition des Bay Area Artists de la Côte Ouest, on comprend sa délectation pour les contre-jours, les ombres portées et les nuances fauves déjà pratiquées par un David Park. L'artiste, qui a baigné toute son enfance dans la luminosité cinématographique d'Hollywood et a travaillé un temps pour Disney, a le goût de l'image percutante. Parlons de gourmandise même. Ses toiles nous séduisent car elles content des histoires en train de se tisser, de s'entremêler, au croisement de routes et d'intrigues.

Ainsi, l'artiste s'éloigne de la composition classique pour se rapprocher de l'ambiance d'un story-board ou d'une bande-dessinée. En chroniqueur hors-pair, dans ses micro-scènes, pour en accentuer la portée narrative, comme les peintres futuristes en leur temps, il saisit aussi le mouvement, la vitesse, le temps qui file à toute allure et dont nous sommes, nous humains, les fourmis consentantes. De près, les agglomérats de couleurs ne sont que des pans abstraits, de loin, ils prennent la forme d'un étrange ballet d'étirements et de déformations. Les carrosseries arrondies des voitures rappellent les nez mutins des bolides des films *Cars* et les silhouettes élancées des femmes sous la clarté d'un lampadaire ou à la terrasse d'un café évoquent les scènes familières d'un bon polar. Sensation d'autant plus frappante dans ses œuvres en noir et blanc. Ses paysages deviennent ainsi les emblèmes d'une condition sociale contemporaine, marquée par l'accélération des activités, la pression des horaires, les exigences du monde du travail. *Let Us Now Celebrate The Workers Of New York* titre une de ses toiles. Sous les couleurs joyeuses et exubérantes, le brouhaha indistinct de la masse des travailleurs chante aussi les espoirs ou les déceptions de notre société contemporaine. Posté sur un coin de la folie du monde, l'artiste observe ceux qui, comme lui, ont fait le pari de New York, mégapole hallucinante qui ne cesse d'être une source d'inspiration pour toutes les âmes de peintres, de musiciens et de romanciers.

Julie Chaizemartin



# TOM CHRISTOPHER

## NEW YORK, NEW YORK!

New York is legendary. Its architecture, its colors, its lights, its atmosphere. And most of all, its rhythm, urban, dense and tireless breathing, which never ceases to regenerate. In an infinite tangle of emotions. In its heart, the American dream, for which you would do anything. It is this legend, in its urban buzz, that Tom Christopher captures with the solar energy of his paintbrush. It twirls around the canvas, throwing bold splashes of colors, whose joyous rush reveal the depth of the city, the dizziness of its perspectives, the commuting of its uninterrupted activity. The bicycles, the passersby, the cars are the captivating scenery of the street that the painter is observing like an attentive lookout, like a walker, also, able to freeze, within the window of his canvas, short moments of life.

Our gaze is projected into the effervescent arteries. At our feet, the shadows are stretching, generous, like large petrol bleu spots in the midday sun, in sharp contrast with the bright yellow of the cabs, the primary red of the buses and the dark purple silhouette of the architectures. Often, the jumping nose of a car close-up or the unclear profile of a stranger introduces a short narrative, while in the background, the magmatic crowd is rushing around. Undoubtedly, Tom Christopher is interested in people. The fact that he paints them walking suggests his desire to imagine their destinies, their intimate thoughts, their secret emotions. The titles of his paintings are always pieces of sentences, of conversations – fragments of life – that may have been said or heard by the ones who inhabit his paintings.

Through sequence shots, the ephemeral nature flies by and recurs, embodying our modern, dense, hurried, connected society. The big city never sleeps, except maybe in a recent painting, *Isolation Sunrise*, made during the 2020 and 2021 Covid-19 lockdowns. For the first time, New York went quiet. The artist had never seen that before. He paints this cosmic void embracing the city, surprisingly silent. In warmer tones than usually, the placid skyline is exuding a feeling of melancholy. The inhabitants are gone, silently absent, and you can make them out covered up behind the architectural mass, leaving it to the city to scream their nightly hope for better tomorrows.

But most often, the eye of the painter, as a trained observer, fixes on a street corner to sketch life, on the spot, first on a little sketchbook, before transcribing these first visions into large-sized acrylics in a spontaneous movement that seems to be following a frenzied jazz beat. Tom Christopher's paintings literally swing, in an overwhelming swaying of the perspective. The shadows, as nagging strains, voraciously run on the white background of the canvas, to the point where you can imagine Louis Armstrong's trumpet getting lost in the perspective of the buildings, while, in some places, implicit pencil strokes left exposed seem to stick up as a melodic break appears. Free jazz is not far, it can probably be heard in the golden sparks of more nocturnal paintings, as sparkling as *La Terrasse du café*. Van Gogh's *Night*. In one of them, *Big Dreams Swept*

*Broadway*, a hypnotic column of white light is passing through the nebulous atmosphere of a lit-up night. Under its crackling sound, passersby, from behind, anonymous black silhouettes, fleeting models, carry on without a care for the painter, anonymous as well. Life is going by, irremediably.

After all, what could be more ordinary than a street corner, this street corner that looks like any other? Only seeming ordinariness, however, since this street corner echoes with stories, words, gazes, moving bodies. In his pop-like compositions, spiced up with "Pollockian" expressionist spots, the tumult of the city may also be heard. Voices, high-pitched horn blasts, car engines... The colored shapes, with intentionally indistinct outlines, express the humming of the sedans and the attitudes of the passersby, on whom you can recognize a trendy sweatshirt here, seasoned cyclists' shorts or workers' overalls. With just a few strokes, with phenomenal liveliness, Tom Christopher seizes the emotion of a street scene which he has witnessed. His graphic talent is filled with an instinct for material smoothness and color matching. When we know that one of his first aesthetic shocks was the Bay Area Artists' exhibition on the West Coast, we understand his delight for backlighting, drop shadows and tawny shades already used by David Park. The artist, who spent his childhood immersed in the cinematographic brightness of Hollywood and used to work for Disney, has a taste for striking pictures. Gluttony, even. We are seduced by his paintings because they tell stories in the making, interlocking, at the junction of roads and plots.

In this way, the artist pulls away from classic compositions and comes closer to a storyboard or comic book atmosphere. As an unparalleled reporter, in his micro-scenes, in order to emphasize the narrative significance, like futuristic painters used to, he also seizes movement, speed, time rushing by and we, humans, are consenting ants. Up close, the color clusters are merely abstract sections, from a distance, they take the shape of a strange ballet of stretches and distortions. The rounded car bodies remind us of mischievous noses on the race cars in the *Cars* films and slender women's silhouettes under a street lamp's light or at a café terrace conjure up familiar scenes from a good crime movie. This feeling is even more striking in his black and white pieces. His landscapes become symbols of a contemporary social condition, marked by the acceleration of activities, the pressure of schedules, the requirements of work life. *Let Us Now Celebrate The Workers Of New York* is the title of one of his paintings. Behind the cheerful and bright colors, the vague brouhaha of the working mass is also singing the hopes and disillusion of our contemporary society. Placed on a corner of the madness of the world, the artist is observing the ones who, like him, have bet on New York, unbelievable megacity which never ceases to inspire the souls of poets, musicians and novelists.

Julie Chaizemartin





A street corner begins like every other corner in every other town. One so much like another until you really stop to listen. And to watch, And see the mad rush of bicycles, pedestrians taxis, cardinal tour busses crammed with anxious eyed foreigners pointing as the long Broad Way avenues race to the tip of Manhattan's sun soaked island. That crisp sunlight, that laser-like sculptor of form and shadow carving out men with caps pulled down, women in high heels strutting, careening and fast-track walking through the multi JumboTron'd world of the most famous streets of Times Square. Yes, all rougher and louder than ever, less polished and indeed more dangerous than ever. The old saw "Never bet against New York" is again being sorely tested. But a more exciting city there never was. A perfect subject for a painter.

Un coin de rue commence comme tous les coins de rue de toutes les villes. Il est tout à fait pareil aux autres jusqu'à ce que l'on s'arrête pour écouter. Et pour regarder, Et voir la course folle des vélos, des piétons des taxis, des bus touristiques remplis d'étrangers au regard anxieux et pointant du doigt tandis que les longues avenues de Broad Way défilent jusqu'au bout de l'île de Manhattan baignée de soleil. Cette vive lumière, sculptant comme un laser les formes et les ombres, découpant des hommes aux casquettes vissées sur la tête, des femmes se pavanant en talons hauts, se pressant dans le monde JumboTronesque des rues les plus connues de Times Square. Oui, tous plus durs et plus bruyants que jamais, moins raffinés et donc plus dangereux que jamais. Le vieil adage « Ne misez jamais contre New York » est à nouveau mis à rude épreuve. Mais jamais il n'y eut ville plus excitante. Le sujet parfait pour un peintre.

TOM CHRISTOPHER

Balancing Times Square  
43 x 36 cm

Well I Did A Whole Ass Project On Andy Warhol Once,  
And I Still Don't Understand Him  
92 x 92 cm





Best Spring Day Ever. Really.  
76 x 102 cm